



HAL
open science

“ G.A Borgese journaliste du Corriere della Sera (1915-1918) ” - in L'autre front, il fronte interno. Art, culture et propagande dans les villes italiennes de l'arrière (1915-1918), sous la direction de Manuela Bertone e Barbara Meazzi, Nice, Cahiers de la Méditerranée, 2018, p. 115-124.

Stefano Magni

► **To cite this version:**

Stefano Magni. “ G.A Borgese journaliste du Corriere della Sera (1915-1918) ” - in L'autre front, il fronte interno. Art, culture et propagande dans les villes italiennes de l'arrière (1915-1918), sous la direction de Manuela Bertone e Barbara Meazzi, Nice, Cahiers de la Méditerranée, 2018, p. 115-124.. Cahiers de la Méditerranée, 2018, pp.115-124. hal-03500820

HAL Id: hal-03500820

<https://hal.science/hal-03500820v1>

Submitted on 22 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

G.A. Borgese journaliste du *Corriere della sera* (1915-1918)

G. A. Borgese's journalism for Corriere della sera (1915-1918)

Stefano Magni

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/10084>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 115-124

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Stefano Magni, « G.A. Borgese journaliste du *Corriere della sera* (1915-1918) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], L'autre front / Il fronte interno. Art, culture et propagande dans les villes italiennes de l'arrière (1915-1918), Dossier : L'autre front / Il fronte interno. Art, culture et propagande dans les villes italiennes de l'arrière (1915-1918), mis en ligne le 17 juin 2019, consulté le 21 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/10084>

Ce document a été généré automatiquement le 21 juin 2019.

© Tous droits réservés

G.A. Borgese journaliste du *Corriere della sera* (1915-1918)

G. A. Borgese's journalism for Corriere della sera (1915-1918)

Stefano Magni

Giuseppe Antonio Borgese a été un intellectuel très en vue dans l'Italie de la première moitié du xx^e siècle. Critique littéraire, poète et dramaturge, il est connu aujourd'hui notamment pour l'un des romans les plus remarquables de la littérature de l'après Grande Guerre, *Rubé* (1921). Il a fait partie de la rédaction des revues *Medusa*, *Leonardo*, *Hermes* (qu'il a dirigé), *Il Regno*, *La Voce*, et des quotidiens *Il Mattino*, *La Stampa*, *Corriere della sera*.

Germaniste, il a publié des ouvrages sur l'Allemagne : *La nuova Germania* (1909), *Italia e Germania* (1915), *Guerra di redenzione* (1915). À partir de 1912, au *Corriere della sera*, il s'est d'abord occupé des pages culturelles, avant de se consacrer aux pages politiques. En 1916 il a réuni et publié ses articles récents dans *La guerra delle idee*. C'est cet ouvrage que nous avons choisi d'analyser, car Borgese y approche la guerre de manière originale, en véritable journaliste militant.

***La guerra delle idee* (1916) : le récit du conflit des cultures**

Écrit pendant que les armées se battaient dans l'Europe entière, *La guerra delle idee*¹ est l'un des ouvrages majeurs de Borgese et comprend nombre d'articles publiés entre le printemps 1915 et le printemps 1916 dans le *Corriere della sera*. Il est la suite logique d'*Italia e Germania*, publié au printemps 1915.

Dans les mois torrides des grandes batailles, la propagande s'employait à présenter les ennemis dans des récits hauts en couleur. Les journaux de l'Europe entière regorgeaient de propos virulents sur les peuples ennemis. En écrivant un livre sur le tempérament et le caractère des peuples en guerre, Borgese se devait d'éviter la banalité en reprenant des sujets déjà largement traités. Il produit finalement un ouvrage fin et original, sans pour

autant éviter les pièges de la propagande. Il observe le panorama culturel du Vieux Continent, en essayant de déceler dans les idées et dans les valeurs des deux coalitions, les raisons de la future victoire de l'Entente. Sa longue analyse des origines du conflit a pour but d'en expliquer les raisons et d'en prévoir l'issue.

Mais Borgese n'est pas dans une position de neutralité. L'Italie est désormais en guerre à côté de la France, de l'Angleterre et de la Russie. Tandis que la propagande ne fait que souhaiter l'anéantissement des peuples germaniques, Borgese veut surtout démontrer que dans les deux années de guerre déjà écoulées, le peuple allemand n'a pas eu la force d'imposer ses idées : son ambition d'être la nation-phare d'un immense empire s'est écroulée et il a dû accepter un compromis en renonçant à son autoritarisme, en introduisant dans sa propre éthique des notions de droit et de respect qui étaient absentes dans les discours de la propagande de 1914. L'Allemagne ne se battait plus pour son hégémonie ultra-nationale, mais pour ne pas être écrasée à l'issue du conflit : elle traitait autrement ses alliés, elle avait compris qu'elle ne pourrait écraser ses ennemis. D'après Borgese, dans ces propos la défaite allemande était déjà visible.

Dix-neuf chapitres hétérogènes et riches (au départ autant d'articles publiés dans la presse) lui suffisent pour décrypter la situation de l'Italie, de la Belgique, de la Serbie et surtout de l'Allemagne, dont il examine les valeurs, les théories politiques, esthétiques, littéraires qui dominaient au début de la guerre et qui semblent désormais vaciller. Borgese se penche sur la culture philosophique du XIX^e siècle (l'idéalisme, la pensée de Nietzsche, Fichte, Heine) et sur la culture populaire du XX^e siècle, sans suivre un enchaînement chronologique, sans construire un récit homogène. On peut tout de même retracer les grandes lignes de son propos qui permettront d'appréhender ses intentions, ses positions et ses idées.

Le mythe épuisé de l'Allemagne

La première occasion pour parler du mythe de la culture germanique lui est offerte en 1916 par la publication de la traduction italienne de *Die Nibelungen, I Nibelunghi*, de Friedrich Hebbel². En un premier temps, Borgese en fait une lecture littéraire et apprécie de nombreux aspects du texte, mais son but est surtout d'établir un lien entre ce peuple légendaire et les soldats allemands en train de se battre dans les tranchées. Ce lien existe : c'est la fureur qui les enflamme dans la bataille, les uns comme les autres. Les Nibelungen ne se battent pas que pour des questions nationales, ils cherchent la bataille pour le plaisir de la violence : « *Non è ch'essi tendano a un possesso, a un godimento. La guerra si esaurisce nella guerra; il giorno non ha domani* » (p. 127).

Ces êtres mythiques cherchent le danger, exaltent le geste qui conduit à la mort et quand celle-ci n'arrive pas par la main d'un ennemi, ils s'entretuent au cours de rites macabres, notamment la noyade collective. Borgese reconnaît dans les hordes de soldats allemands au front ce même élan irrationnel qui pousse à la bagarre. Il s'agit d'une envie innée de se battre, de se lancer un défi, de défier la mort. Indépendamment des analyses que l'on peut faire sur les causes de la guerre, sur les intérêts du colonialisme, sur l'expansion vers de nouveaux territoires, les Allemands ont aussi pris les armes pour des raisons ayant trait à leur nature de peuple guerrier :

[...] *spiegarsi una guerra con calcoli d'interessi e con contrasti ideali, resta alla fin fine un residuo che gli strumenti intellettuali non riescono a intaccare e che solo nel calore cieco della passione si giustifica.* (p. 128)

La vaillance des Allemands est également abordée dans le chapitre « I discorsi di Fichte » (p. 26-45), où l'auteur analyse les *Discours à la nation allemande*, écrits par le philosophe en 1807-1808, c'est-à-dire juste après la défaite d'Iéna contre Napoléon (1806)³. Dans son livre, Fichte voulait relancer la fierté nationale, en affirmant que l'Allemagne était la seule nation pure en Europe, puisqu'elle conservait toujours sa langue, intacte. Selon Fichte, sa pureté et son intégrité doivent la conduire à s'imposer sur les autres peuples. Borgese déconstruit l'argumentation de Fichte et parvient à une réfutation complète de sa théorie.

Les valeurs que Borgese décèle dans les sagas traditionnelles et dans les mythes de la philosophie sont également présentes, d'après lui, dans la culture populaire, par exemple dans les chants de guerre du XX^e siècle⁴ qui ont pour modèle les chansons de la tradition du début du XIX^e siècle, où l'on célèbre la mort de l'ennemi. Pour montrer la férocité de ces textes, Borgese les compare à ceux du *Risorgimento* italien, où l'on bravait sa propre mort au nom d'un grand idéal, mais où on n'incitait jamais à la violence contre l'autre.

Sans évoquer l'*Heimatkunst*, à savoir l'exaltation de la culture traditionnelle locale, Borgese dessine les traits d'un peuple fier qui a une estime surdimensionnée de lui-même et qui représente le mal absolu.

En visant un public conservateur et modéré (c'est-à-dire le lecteur-type du *Corriere della sera*), Borgese reconduit son analyse à la question religieuse : il rappelle l'athéisme de Nietzsche et de Heine, en ajoutant que la pensée athée ne peut pas être en harmonie avec la guerre culturelle européenne. Sa conclusion est partisane : pour être antiallemand, il suffit d'être chrétien. D'après lui, les valeurs de la chrétienté sont l'apanage des forces de la Triple Entente. Globalement, sa réflexion n'est pas étrangère à la manipulation idéologique de la propagande. Il n'analyse pas la complexité religieuse de l'Europe et, surtout, il ne rappelle jamais que le monde catholique italien et le Vatican – comme le démontrent les études les plus récentes – avaient une sympathie forte bien qu'inavouée pour les Empires centraux⁵. Le Saint Siège lançait des appels *super partes*, mais sa préférence politique était claire⁶.

Les cultures européennes en guerre : un bastion contre l'impérialisme germanique

Borgese semble pourtant bien informé, comme le démontre le chapitre « Opinioni »⁷, où il passe en revue des publications récentes dans le but de montrer que la suprématie de la culture allemande est en réalité déjà terminée, puisque l'Allemagne n'exporte plus ses idées :

[...] allora i tedeschi non occupavano con i loro eserciti né Lilla né Wilna, né Monastir; ma occupavano con le loro merci molti mercati, e con le loro idee tenevano quasi tutti i cervelli. Questo impero spirituale i Tedeschi hanno perduto irrevocabilmente; e non v'è conquista che possa compensare la perdita. (p. 198)

Voulant transformer le conflit armé en opposition des cultures, Borgese prétend que les pays porteurs d'une civilisation noble seront capables de vaincre la barbarie du nationalisme aveugle allemand. Par conséquent, son récit de la guerre est consacré aux dynamiques culturelles.

Selon Borgese, les nations qui sauront poursuivre un débat d'idées pendant la guerre incarnent la civilisation la plus évoluée et elles auront gain de cause. Si au départ Borgese

semblait prendre position pour l'Entente, pendant le conflit il privilégie des positions antigermaniques. En ce sens, son discours est proche de l'orientation de *La Voce* qui, après le début de la guerre, sous la direction de Giuseppe De Robertis⁸, avait choisi de s'occuper de littérature plutôt que de politique. Comme le disait son mentor, Giuseppe Prezzolini, l'Italie pouvait ainsi prouver sa supériorité : « *Facciamo la guerra ma non abbruttiamoci. Colpiamo il nemico ma non colpiamo noi. Abbasso i tedeschi ma non intedeschiamoci* »⁹.

Borgese rend hommage aux peuples et aux cultures des pays qui s'engagent contre la barbarie de l'ennemi, notamment dans deux chapitres contigus, « La Serbia epica » et « La grande fiaba del Belgio »¹⁰, deux pays « symboliques » : la Serbie, qui a subi la première l'attaque austro-allemande ; la Belgique, qui a déclaré sa neutralité et a pourtant été envahie par les Allemands, en dépit du droit international.

Ce n'est pas un hasard si cet hommage à la Belgique a lieu après la publication en Italie, en 1915, de la traduction du poème national belge *La leggenda delle eroiche, allegre e gloriose avventure d'Ulenspiegel* de Charles de Coster¹¹. Après une longue analyse littéraire, Borgese, dans un élan antigermanique, envisage le texte en rapport à l'actualité et remarque que l'esprit du texte pourrait encourager les Belges à se soulever contre les envahisseurs.

Borgese ne peut toutefois passer sous silence la situation de l'Italie (le premier chapitre lui est consacré), en mettant d'abord en exergue le caractère spontané, simple et honnête du peuple italien, qui se bat pour défendre des valeurs légitimes. Le caractère des Italiens serait une ressource culturelle implicitement antigermanique. Borgese ne fait pas l'éloge de la puissance militaire, mais de l'enthousiasme et de la rigueur morale qui ont conduit l'Italie à affronter cette rude épreuve. Dans ce cadre, Saint-François d'Assise et Benvenuto Cellini, bien que tout les oppose, seraient des modèles d'esprit patriotique, l'un représentant la pureté de cœur, l'autre, la passion¹². Ces qualités ont conduit la nation italienne à un choix éthique, à s'engager du côté de l'Entente, contre l'avidité des Allemands, incarnée par Faust :

Ma l'atto di volontà e di coscienza compiuto dall'Italia non ha pari nella storia. Sapendo già quale fosse l'orribile gorgo di guerra in cui fra poco le toccava alla sua volta di bagnarsi, libera della sua volontà e delle sue forze e arbitra del fare e del non fare, protetta anche dalla scusa del debito di fedeltà preteso dagli alleati infedeli, essa ha preferito l'incomodo dovere della fedeltà alla sua anima migliore ed alla causa del genere umano. (p. 10)

La défaite de l'Allemagne

Borgese renvoie à Goethe pour bien souligner que la guerre est la conséquence d'une fureur de destruction démesurée et d'une « *avidità senza pausa* » (p. 162-163), qui ont poussé les Allemands à l'excès et à négliger les forces ennemies. Les symptômes de la défaite se sont manifestés à trois niveaux : la préparation militaire des forces de l'Entente qui a empêché les Allemands de percer les lignes ennemies ; l'exigence pour les Allemands de traiter désormais leurs alliés d'égaux au lieu de les maintenir dans un rapport de sujétion ; la réaction des peuples de la Triple Entente qui font preuve de caractère et de détermination.

Et pour finir, dans les chapitres intitulés « Il romanzo del popolo tedesco » (p. 153-164)¹³ et « Ideali e realtà » (p. 165-175), Borgese se consacre à la situation militaire, avec l'intention de démontrer que sur les champs de bataille l'on réagit vaillamment à l'arrogance allemande. Il explique l'échec de leurs plans d'attaque et de leurs visées expansionnistes : au début de la guerre, c'était l'Allemagne qui choisissait la stratégie

d'attaque, en essayant de se concentrer sur le front occidental, afin de se débarrasser de l'un de ses ennemis, pour pouvoir ensuite passer au front oriental. Dans les faits, l'Allemagne a été arrêtée sur les deux fronts, ce qui l'a obligée à modifier sa relation à ses alliés :

Essi hanno trattato da pari a pari con la Germania, la quale è ormai conduttrice di un sistema di alleanze suppergiù come l'Inghilterra; e quando noi, parlando del campo avverso, nominiamo solo la Germania considerando gli altri come satelliti senza personalità, cadiamo quasi nella stessa figura retorica dei tedeschi che riducono la quadruplice a un cieco strumento dell'Inghilterra. La guerra ha innalzato incredibilmente il valore relativo di alcuni piccoli popoli: primi fra tutti gli ungheresi, poi i balcanici, non ultimi, come si vedrà alla fine, i polacchi. [...] E come faranno i Tedeschi a tenere in freno Magiari e Polacchi, Bulgari e Romeni, i quali, inorgogliti e cresciuti d'astuzia, corroboreranno ogni loro pretesa con la minaccia di mettersi o rimettersi a complottare con le nazioni d'Occidente e con la Russia? (p. 171-173)

D'après Borgese (« Dove la Germania è già vinta », p. 141-152), les nations alliées de l'Allemagne ont acquis une certaine maturité, et les nations de l'Entente ont également beaucoup appris de l'effort qu'elles ont consenti. Les Français ont redécouvert leur esprit pugnace et les Italiens se sont battus tous ensemble pour la première fois depuis l'époque romaine (p. 147). C'est grâce à la force de caractère et à la culture des pays de l'Entente que le pangermanisme a été vaincu, même si la victoire n'a pas encore eu lieu :

Si profila la sconfitta tedesca nel campo delle idee. Scossa nella sicurezza del suo delirio da resistenze invitate, la Germania non ha avuto la forza di asserire gli ideali in nome dei quali aveva iniziato la guerra. In men di due anni ha fatto molta strada verso le idee della nazione, del diritto, dell'etica cristiana. Il rinsavimento gioverà a tutti e, non meno che agli altri, al popolo tedesco quando si sia rassegnato a vivere «libero fra liberi». Sembra che l'ulteriore corso della guerra, probabilmente non breve, debba consistere in una serie di assaggi in cui si vada formando un assetto politico ed economico d'Europa ispirato a principii di diritto e di mutuo rispetto su cui ormai, volenti o nolenti, gli uni e gli altri sono approssimativamente d'accordo. Dal punto di vista ideologico il conflitto è sostanzialmente finito. La Germania non deride più gli idoli «astratti» degli avversari, e, passata la prima amarezza della delusione, troverà produttiva la rinuncia alla sanguinosa chimera dell'imposizione di un primato [...]. (p. XVIII-XIX)

La guerra delle idee (1916) exprime une plus grande hostilité contre les peuples germaniques que *Italia e Germania* (1915) : l'auteur y est moins bienveillant à l'égard de l'ennemi, son écriture est franchement militante. Sous peu, Borgese jouera également un rôle dans la diplomatie de guerre. Son récit de la guerre dépassera les pages du *Corriere della sera* car Borgese écrira des rapports ministériels, des mémoriaux, des lettres diplomatiques. C'est dans ces textes disparates que nous le retrouverons désormais aux prises avec la Grande Guerre.

L'action diplomatique de Borgese

À la mobilisation, Borgese souhaite s'engager. En raison de son excellente connaissance des langues – notamment de la langue allemande – le Commandement suprême lui confie la lecture de la presse étrangère. Dans le cadre du renforcement de la propagande italienne à l'étranger, il est ensuite destiné au Bureau de la Propagande du ministère de la Marine. À partir de janvier 1917, il cumule les missions à l'étranger. Après avoir été envoyé en France pour y améliorer l'image de l'Italie, au lendemain de la création du protectorat italien en Albanie (3 juin 1917), il part en Épire. Par la suite, entre la mi-juillet et la mi-août 1917, il se rend en Suisse, accompagné du diplomate Gaetano Paternò, qui

travaillait pour l'État-major. Cette importante mission avait pour but de mieux connaître le monde slave grâce au dialogue avec des expatriés. Comme Borgese le rappelle dans *Golia*, avec beaucoup d'auto-ironie :

*L'autore di questo libro, la cui attività fino allora si era svolta unicamente nel campo letterario, era stato scelto fin dal luglio 1917 dallo Stato maggiore dell'Esercito italiano per fare una inchiesta politica in Svizzera. Si credeva che egli, insieme con un diplomatico di carriera che doveva accompagnarlo, avrebbe potuto scoprire se i Croati e gli Sloveni, Slavi meridionali di cittadinanza austriaca emigrati in Svizzera e altrove, fossero dei veri esiliati politici e cospiratori oppure agenti del governo austriaco; e se lo strano nome di "Jugoslavia", che non s'era mai udito fino allora, significasse veramente qualche cosa e non fosse che un trucco austriaco per prendere in trappola l'opinione pubblica e attirare le potenze occidentali a una pace separata con l'Austria, truffando l'Italia delle promesse ricompense*¹⁴.

Son action diplomatique, dont il parle aussi dans des articles publiés dans *Il Corriere della sera*, permettra d'organiser le congrès de Rome (8-10 avril 1918), qui réunit les représentants des peuples opprimés par l'empire Austro-hongrois.

Borgese et la ligne politique du *Corriere della sera*

Au début de son activité diplomatique, Borgese envoie deux « notes » à Luigi Albertini, directeur du quotidien, qui auront un impact sur les prises de position du *Corriere*.

La première, datée du 30 septembre 1917, fait une dizaine de pages, où il envisage la possibilité d'une paix séparée de la Russie, dont la sortie du conflit conduirait au demeurant à une issue catastrophique¹⁵. Borgese souhaiterait que les Russes n'abandonnent pas le combat, en rappelant que l'Allemagne, quelques mois auparavant, semblait déjà vaincue. En reprenant des idées déjà présentes dans ses articles, il ajoute :

*Se fosse stata savia, la Germania avrebbe dovuto concludere allora la pace, anche a caro prezzo. Essa fu salvata dalla sua follia, dalla sua indomabile volontà di combattere, dalla sua assurda fede*¹⁶.

Cette référence au *furor teutonicus*, largement utilisée dans *La guerra delle idee*, prouve que la pratique du journalisme et celle de la diplomatie s'orientent dans la même direction et cela plaide en faveur d'une réelle cohérence idéologique.

À la fin de ce premier texte, Borgese précise les sept points qui devraient constituer la nouvelle ligne du gouvernement et exprime le souhait d'un rapprochement diplomatique entre les alliés français, anglais et américain.

Dans le deuxième document – trois pages informelles, rédigées à la hâte – il constate d'abord que le Pacte de Londres (souscrit par l'Italie au moment de s'engager dans le conflit), est en 1917 désormais dépassé :

*Un'astratta ostinazione sulla lettera del Trattato di Londra non può risuscitare ciò che già, nello spirito, è morto. Quando i più potenti gruppi etnici del mondo, i tedeschi e russi, inglesi e americani vogliono disfarlo, non sarà certo l'Italia che potrà mantenerlo*¹⁷.

Il ajoute qu'il faut réduire ses prétentions d'autant que, dans le cadre des réunions auxquelles il a participé, les autres pays ont manifesté l'intention de renoncer à une partie de leurs requêtes. Et il précise : « *Occorre prima di tutto l'accordo fra italiani e jugoslavi* »¹⁸. En revenant sur le Pacte de Londres, qui attribuait à l'Italie une partie de la Dalmatie, il remarque :

*Nessuna forza d'armi potrà darci i confini dalmatici del Trattato di Londra. Nessun carabiniere internazionale potrà farlo eseguire a dispetto dei contraenti e a dispetto dell'America*¹⁹.

La référence à l'interventions des carabinieri pour assurer la sécurité dans cette enclave rappelle la position contre l'expansion coloniale au-delà de l'Adriatique qu'il avait déjà exprimée en 1910 dans un article publié dans *La Voce*²⁰ et qu'il reprendra pendant les longs débats autour de l'interventionnisme (été 1914 - printemps 1915). S'inscrivant dans la continuité, à la fin de sa note, Borgese cite les valeurs du *Risorgimento* et l'autodétermination des peuples : « *Le idee di Mazzini, nate in Italia, dominano ormai tutto il mondo. Solo l'Italia le rifiuta* »²¹.

Les articles publiés dans le *Corriere della sera*

Borgese ne s'exprime pas seulement auprès d'Albertini, mais il publie dans son journal des articles, parfois anonymes, où il explique à chacun la stratégie diplomatique indispensable pour l'Italie et, aux combattants, l'importance de leur engagement: il souhaite en effet que la guerre des Italiens adresse à toute l'Europe un message digne de la noble tradition du *Risorgimento*, notamment de Mazzini et Cattaneo, qui souhaitaient la libération des Slaves²².

Dans quatre articles anonymes (attribués à Borgese par Ottavio Barié²³), l'auteur blâme l'Italie pour son retard au niveau de la propagande par rapport aux autres pays, en précisant que ceux-ci exploitaient tous les moyens d'information (*Un male necessario*, 23 avril) :

Alla parola parlata, alla parola scritta, si sono aggiunti il libro, l'opuscolo, il foglio volante, la caricatura, l'allegoria, la fotografia, la cartolina illustrata, la film cinematografica, la rivista, il giornale.

Il rappelle qu'à l'étranger l'image de l'Italie avait été entachée par la rupture de la Triple Alliance, et que les Italiens devaient dès lors expliquer leur engagement généreux dans le cadre du conflit (*Il prestigio italiano all'estero*, 24 avril). Et précise que la politique étrangère avait toujours été l'apanage des ministres, tandis que la nation aurait pu tirer profit d'avis variés, comme d'ailleurs le sien propre (*Necessità di agire*, 25 avril). Pour conclure, il dit que la propagande a besoin de moyens et de bonnes idées : les hommages rendus par la presse nationale aux gestes héroïques de tel ou tel fantassin n'ont aucun effet à l'étranger. Il rappelle que l'Italie a besoin de personnes intelligentes, capables d'expliquer le but de la guerre nationale (*Fini e strumenti della propaganda*, 6 juin) :

*Spiegare l'azione italiana in funzione della storia mondiale: la nostra condotta politica come un anello di una catena, la nostra fronte come un settore dell'unica fronte: rendere, in ogni senso, europea la cosiddetta "nostra guerra": questa dev'essere l'idea centrale della propaganda*²⁴.

Dans « *Per l'assetto adriatico* », un article anonyme paru le 25 juillet 1917 qui ne lui a pas été attribué, Borgese réitère l'idée que l'Italie obtiendra la gloire en tant que guide des pays balkaniques vers l'indépendance, au lieu d'engager un conflit avec les populations locales. Elle s'assurera alors son hégémonie politique et économique dans la région. Compte tenu de la thématique – similaire à celle de 1910, traitée dans *La Voce* – et du style, cet article nous semble bien de la plume de Borgese. Pour les mêmes raisons, nous souhaitons lui attribuer également « *L'Italia e l'assetto orientale* », du 29 janvier 1918, ainsi que « *Le basi della conciliazione* », du 6 septembre 1917, où l'auteur reconnaît l'unité nationale slave.

La critique n'a pas mentionné non plus les articles concernant sa mission en Épire qui résumait ses idées sur la liberté des peuples et sur l'indépendance de la côte dalmate. Il

s'agit de « Tra Corfù e l'Epiro », du 19 juin 1917, qu'il a signé, et de « Le discussioni sul patto di Corfù », anonyme, du 13 août 1917. Dans le sillage de Mazzini, il y défend l'idée d'une Albanie libre et liée à l'Italie :

*Soli noi abbiamo interesse alla formazione di un'Albania unitaria che garantisca la libertà delle comunicazioni fra l'Adriatico e il Mediterraneo, nel mentre i suoi vicini tendono da ogni parte a cancellarla, e, se ci riuscissero, a trasformare quel passaggio in una trappola. E d'altro canto, quanto più assertiva e leale è la nostra intenzione di costituire l'Albania in istato autonomo e indipendente, tanto maggiore diviene la nostra autorità quando si tratti di portare i confini dell'Albania fin là dove vogliono la geografia e l'etnografia. Quindi s'è trovata la linea di coincidenza fra i nostri interessi politici e militari e i principi nazionali e popolari su cui vogliamo che sia fondata l'Europa futura. La soluzione del problema albanese è tale da soddisfare integralmente il discepolo di Mazzini, il quale non vuole che l'Italia si smentisca*²⁵.

La rédaction du *Corriere* va dans la même direction. Giovanni Amendola, dans *I compiti dell'Italia* (12 janvier 1918), souhaite que l'Italie collabore en harmonie avec les populations opprimées par l'aigle austro-hongrois. De même que Borgese, Amendola participera à plusieurs missions diplomatiques. Comme le rappelle Leo Valiani²⁶, en dépit d'une méfiance assez généralisée, ces hommes trouvent une écoute au sein du Gouvernement, leur partenaire privilégié étant le président du Conseil, Vittorio Emanuele Orlando, leur opposant farouche, le ministre des Affaires étrangères, Sidney Sonnino, proche de positions plus nationalistes et colonialistes.

Conclusion

Pour Borgese, tandis que les années 1914 et 1915 sont marquées par des prises de position très nettes, dans le sillage de l'enthousiasme qui traverse l'Europe, les années 1916-1918, seront plutôt celles de l'engagement dans des missions prestigieuses. Luigi Albertini, le directeur du *Corriere della sera*, lui confie la rédaction d'articles politiques. À cela s'ajoute la rédaction de *La guerra delle idee* (1916) où, en poursuivant le parcours commencé avec *La nuova Germania et Italia e Germania*, Borgese s'attelle au récit de la Grande Guerre en tant que conflit de cultures. Mais c'est grâce à sa mission diplomatique qu'il mènera une action originale, tout à fait nouvelle. La période où il s'occupait de littérature semble alors lointaine. Ce rôle dans la politique nationale ne sera d'ailleurs pas sans conséquences, puisque le fascisme le considérera l'un des responsables de la « victoire mutilée ».

NOTES

1. Giuseppe Antonio Borgese, *La guerra delle idee*, Milan, Treves, 1916.
2. « I Nibelunghi », *Corriere della sera*, 8 avril 1916 (dans *La guerra delle idee*, op. cit., p. 120-128 : les renvois aux pages citées seront dorénavant insérés dans le texte, entre parenthèses).
3. « I discorsi di Fichte alla nazione Tedesca », *Corriere della sera*, 12 septembre 1915.
4. « Canti tedeschi di guerra », *Corriere della sera*, 9 mai 1915.
5. Voir *Benedetto XV, i cattolici e la prima guerra mondiale. Atti del convegno di studio tenuto a Spoleto nei giorni 7-8-9 settembre 1962*, Giuseppe Rossini (dir.), Rome, Edizioni Cinque lune, 1963.

6. Voir John F. Pollard, *Il papa sconosciuto. Benedetto XV (1914-1922) e la ricerca della pace*, Milan, Edizioni San Paolo, 2001.
7. « Opinions », *Corriere della sera*, 6 gennaio 1916, p. 187-199.
8. *La Voce* dirigé par Giuseppe De Robertis paraît du 15 décembre 1914 au 31 décembre 1916, en plein conflit, en s'épuisant à cause du manque d'argent et d'énergies.
9. Giuseppe Prezzolini, « Noi e la guerra », *La Voce*, 15 juillet 1915. Borgese consacre d'ailleurs un chapitre à « Guerra e letteratura » (p. 200-210) où il s'interroge sur la production littéraire de cette période (il s'agit d'une reprise de l'article homonyme paru dans le *Corriere della sera* du 7 mars 1916).
10. « Serbia epica », *Corriere della sera*, 3 novembre 1915, p. 110-119. « La grande fiaba del Belgio », *Corriere della sera*, 16 février 1916, p. 129-140.
11. Carlo de Coster, *La leggenda delle eroiche, allegre e gloriose avventure d'Ulenspiegel e di Lamme Goedzak nel paese delle Fiandre e altrove*, prima versione italiana di Umberto Fracchia, con disegni di Cipriano E. Oppo, Gênes, A. F. Formiggini editore, 1915.
12. À la pureté de cœur et à la passion s'était opposée la pensée de Machiavel, mais l'Italie du xx^e siècle a su les retrouver : « l'antica anima mistica della nazione aveva trionfato della cinica anima rinascimentale » (p. 10-11).
13. « Il romanzo del popolo tedesco », *Corriere della sera*, 19 octobre 1915, p. 153-164 ; « Ideali e realtà », *Corriere della sera*, 10 novembre 1915, p. 165-175.
14. Giuseppe Antonio Borgese, *Goliath, the March of Fascism*, New-York, The Viking Press, 1937, trad. it. *Golia. Marcia del fascismo*, Milan, Mondadori, 1946, trad. de Doletta Caprin Oxilia, p. 142-143.
15. Lettre de Giuseppe Antonio Borgese à Luigi Albertini, 30 septembre 1917, dans Luigi Albertini, *Epistolario 1911-1926*, sous la direction d'Ottavio Barié, Milan, Mondadori, 1968, p. 773. D'après Borgese, Vittorio Emanuele Orlando, avec qui il s'était entretenu, aurait voulu demander une paix séparée pour l'Italie aussi, avant la fin de 1917, mais Borgese estime que l'Italie n'aurait pu obtenir les compensations souhaitées.
16. *Ibid.*, p. 776.
17. *Ibid.*, p. 849.
18. *Ibid.*, p. 850.
19. *Ibid.*
20. Giuseppe Antonio Borgese, « Il Baltico e l'Adriatico », *La Voce*, 15 décembre 1910. Avec Scipio Slataper, Angelo Vivante, Ruggero Timeus et Giuseppe Prezzolini, Borgese est l'un des intellectuels sollicités pour les deux numéros consacrés à l'irrédentisme. Pour sa part, il estime que les Italiens auraient été mieux protégés par une Italie diplomatiquement forte plutôt que par une garnison envoyée dans des terres trop éloignées et ethniquement mélangées.
21. Luigi Albertini, *Epistolario*, op. cit., p. 851. S'agissant des valeurs du *Risorgimento* voir aussi G.A. Borgese, *Guerra di redenzione* (1915) et « Del nostro intervento », *L'Eloquenza*, 20 mars 1915, a. IV, n° 11-12, p. 512-542. Sur Giuseppe Mazzini défavorable à l'annexion de la Dalmatie, voir Giuseppe Prezzolini, *La Dalmazia*, Florence, Edizioni La Voce, 1915.
22. Voir *Golia. Marcia del fascismo*, op. cit., p. 143-145. Voir également Luciano Tosi, « Giuseppe Antonio Borgese e la prima guerra mondiale (1914-1918) », *Storia Contemporanea. Rivista trimestrale di studi storici*, a. IV, n° 2, 1973, p. 263-299, p. 279.
23. « Un male necessario », 23 avril 1917 ; « Il prestigio italiano all'estero », 24 avril 1917 ; « Necessità di agire », 25 avril 1917 ; « Fini e strumenti della propaganda », 6 juin 1917, ont tous été signés « x », afin de ne pas compromettre son action diplomatique. Voir Ottavio Barié, *Luigi Albertini*, Turin, UTET, 1972, p. 553.
24. Fernando Mezzetti attribue aussi à Borgese deux autres articles parus dans le *Corriere della sera* au début de 1918 qui annoncent les lignes directrices du Congrès de Rome et, de ce fait, qui légitiment sa mission informelle pour le compte du gouvernement : « L'Italia e i popoli oppressi

dagli Asburgo », 16 janvier 1918 ; « I nostri fini di guerra e la via per conseguirli », 22 janvier 1918. Voir Fernando Mezzetti, « Giuseppe Antonio Borgese e Mussolini », *Critica storica*, G. D'Anna, 1^{er} décembre 1977, a. XIV, n° 4, p. 648-693, p. 653.

25. Giuseppe Antonio Borgese, « Tra Corfù e l'Épiro », *Corriere della sera*, 19 juin 1917.

26. Voir Leo Valiani, *La dissoluzione dell'Austria-Ungheria*, Milan, Il Saggiatore, 1966, p. 372 et p. 376.

RÉSUMÉS

Cet article analyse les travaux publiés entre 1915 et 1918 par G.A. Borgese, écrivain, journaliste et archétype de l'intellectuel militant. Les prises de position de Borgese ont en effet un impact décisif sur le quotidien milanais *Corriere della sera* pour lequel il travaille pendant la période du conflit. Par ailleurs, en tant que « diplomate officieux », il a joué également un rôle important dans les coulisses de la politique, pour le compte du gouvernement italien.

This paper studies essays published by writer, journalist and archetypal intellectual activist G.A. Borgese between 1915 and 1918. Borgese's political stances had a decisive impact on Milan-based daily *Corriere della sera*, to which he contributed for the duration of the conflict. In addition, as an "unofficial diplomat" for the Italian government, Borgese also played a major part in behind-the-scenes politics.

INDEX

Keywords : G. A. Borgese, World War I, Corriere della sera, Luigi Albertini, German imperialism

Mots-clés : G. A. Borgese, Grande Guerre, Corriere della sera, Luigi Albertini, impérialisme germanique

AUTEUR

STEFANO MAGNI

Stefano Magni, maître de conférences à Aix-Marseille Université, est spécialiste de littérature italienne moderne et contemporaine. Ses recherches portent également sur la Grande Guerre. En 2018, il a dirigé l'ouvrage collectif *Les Italiens et la Grande Guerre. De la guerre des idées à la guerre des hommes*. Son étude *G.A. Borgese. Les écrits politiques 1900-1952* paraîtra en 2019.